

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

BUREAU: 323 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

Received at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES DE LOCATION, ETC., ON S'ADRESSE AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Da 18 juin 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 672 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

La Politique au Japon.

Après tout, ceux qui prétendent que la politique était au fond de l'agitation qui se manifestait dans le Japon à propos des incidents californiens n'avaient peut-être pas aussi éloigné de la vérité qu'on a pu le croire. Le public américain voyait, non sans raisons, d'ailleurs, dans les Japonais un peuple envivré de ses victoires récentes, orgueilleux du rang qu'il a atteint par son développement, avide d'exploiter les nouveautés et convaincu que rien ne peut lui résister.

Cette attitude des Japonais eût été presque réjouissante si les États-Unis n'eussent pas été les plus exposés aux attaques des jeunes sujets du Mikado, et si l'aurait été certain que les japonais seraient parvenus à porter les premiers coups avant qu'il eût été possible de leur répondre.

C'est sans doute à cette conception juste de la situation qu'il faut attribuer le calme avec lequel le peuple américain a accepté la politique de temporisation de son gouvernement en face des redoutables japonais, et le fait qu'il ne s'est pas produit dans l'Union un de ces mouvements d'opinion qui furent quelquefois la main aux gouvernements. Il savait du reste, le peuple américain, que le président Roosevelt et ses conseillers, évidemment bien informés, n'agissaient qu'au mieux des intérêts et de la dignité du pays.

Mais l'idée que les Japonais cherchaient de propos délibéré à causer de l'irritation entre les deux peuples dans le but de provoquer une crise n'en restait pas moins accréditée dans l'esprit de beaucoup, qui pouvaient d'ailleurs s'appuyer sur le fait que les paroles pacifiques et amicales employées à leur égard par le président Roosevelt dans son message annuel au Congrès n'avaient eu d'autre résultat que d'augmenter l'arrogance des Japonais.

Mais voici qu'un événement, qui n'aurait qu'une importance relative en d'autres circonstances, vient, semble-t-il, donner raison à ceux qui restaient convaincus que toute l'affaire était l'œuvre de politiciens ambitieux. Un avis de Tokio annonce, en effet, que l'ambassadeur du Japon à Washington, le vicomte Aoki, va être rappelé, quoiqu'il n'occupe ce poste que depuis douze ou

treize mois. Le prétexte donné serait que le gouvernement japonais est mécontent du résultat de la discussion de la question japonaise dans le congrès à sa dernière session, mais on sait, d'autre part, que le vicomte Aoki est sacrifié aux intrigues du marquis Ito, son ennemi, et de ses adversaires politiques.

Si l'on rapproche cet incident d'une résolution très amicale envers les États-Unis adoptée par les membres du parti constitutionnel japonais, on peut raisonnablement croire que la controverse qui dure depuis si longtemps n'est en somme que le résultat de manœuvres de politiciens.

L'impératrice Eugénie.

S. M. l'impératrice Eugénie a visité, récemment, la belle exposition de portraits de femmes organisée à Bagatelle par les soins de la Société nationale des beaux-arts; et elle a exprimé l'espoir de renouveler bientôt cette visite, si lui est possible de le faire pendant son séjour à Paris. Parmi ces portraits, l'un des plus beaux et des plus émouvants est celui que Winterhalter a peint jadis et qui représente l'impératrice des Français. S. M. l'impératrice Eugénie, après de qui une respectueuse démarche avait été faite à ce propos, n'a pas voulu que l'exposition de Bagatelle fût diminuée de ce chef-d'œuvre et elle a permis qu'on l'exposât, bien qu'il lui en coûtât péniblement. L'ancienne souveraine a maintes fois exprimé le désir que son image ne fût guère divulguée; et elle-même, autant qu'elle en eut l'occasion, a décliné les portraits d'elle qu'elle pouvait en procurer. Les organisateurs de l'exposition de Bagatelle ont tenu à ne point blesser, en la circonstance, sa délicatesse susceptible; elle leur a prouvé qu'elle leur était reconnaissante de leur attention scrupuleuse.

CITIZEN AMERICAIN.

Sait-on que Bartholdi, dont on vient d'inaugurer à Colmar la statue, exposée d'ailleurs en "réplique" au Salon des Artistes français, partageait seul avec La Fayette un honneur que les Américains ne décernent jamais, depuis la fondation de la République des États-Unis, qu'à ces deux Français?

Il avait reçu le brevet de "citoyen de la ville de New York", le 27 octobre 1886. En lui délivrant ce brevet, en faisant Bartholdi citoyen américain, les conseillers municipaux de New York avaient voulu reconnaître le don fait à leur cité de la statue colossale de "la Liberté éclairant le monde". L'Amérique associait ainsi dans un même honneur celui qui lui avait conquis la liberté et celui qui lui l'avait donnée en effigie.

Les poètes à l'Académie.

Deux nouvelles candidatures poétiques au fauteuil de M. André Theuriot sont officielles: celles de MM. Jean Lahor et Jean Aicard. Après ces deux lettres de candidature, la compagnie a décerné pas mal de prix Montyon, pour des ouvrages dits "utiles aux mortels". Si nous nous conitions mal désormais!... Puis elle décerna d'autres récompenses, inutiles aux mortels probablement, mais agréables sans doute à plusieurs auteurs de livres variés. Après quoi, n'ayant pu consacrer une minute au dictionnaire de l'usage, elle se sépara.

ALFRED DE VIGNY

Le grand poète de "Moïse," de la "Mort du Loup" et de "l'Esprit pur," le grand écrivain de "Servitude et Grandeur militaires," aura bientôt sa statue. Il faut l'espérer digne de lui. Un monument digne et perpétuant une mémoire digne de servir, nous reposerait des Mémoires qu'il eût été préférable de laisser dans l'oubli, et des monuments qu'il aurait mieux valu laisser au sculpteur.

Les livres les plus captivants sont peut-être les livres d'autrefois que les événements refont actuels, et "Servitude et Grandeur militaires" est tout spécialement de ce genre-là. Il a le charme d'une ancienne et admirable peinture, belle d'une beauté consacrée par le temps, et dans laquelle chaque scène et chaque figure, tout en gardant le mystère de son lointain, nous semblerait une scène ou une figure d'aujourd'hui.

En somme, jamais livre aussi profondément ému et vibrant, aussi délicatement vrai et tendre, et d'autant d'éloquence et d'âme, n'a été écrit à l'éternelle gloire du soldat! Si une incurable mélancolie paraît s'être étendue sur la vie d'Alfred de Vigny, c'est justement d'avoir vécu dans l'un d'une époque sans "batailles rangées," dans une atmosphère étouffante de basse paix où il avait dû renoncer au bonheur de belles expéditions. Avec quelle nostalgie et quel attendrissement, il raconte les récits de son père sur la Guerre de Sept ans! "Jamais toujours à écouler, et quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, et, sur ses genoux je trouvais la guerre assise à côté de moi; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés!..." Ce n'est certes pas là le ton d'un philosophe du désarmement, pas plus que lorsqu'il admira les armées de la vieille Monarchie, où le soldat "était l'homme du noble," où le seigneur "vivait dans les entrailles mêmes de la mère patrie," mais où n'existait pas, en même temps "l'abaîssement dans l'obéissance," où "le régime appartenait au colonel, la compagnie au capitaine," et où le marquis de Cœuvres venait avec bonheur à la revue du Roi, mais refaisait en même temps, par amour de l'indépendance, d'y paraître en uniforme!

On connaît beaucoup moins Alfred de Vigny que Victor Hugo, Lamartine et Musset, et je ne voudrais pas dire qu'on ne le connaît pas, car il n'existe pas de poète et d'écrivain plus admiré, au contraire, d'une certaine élite, et qui lui soit plus familier, mais il ne serait peut-être pas très téméraire d'affirmer qu'il n'est pas assez grande majorité de gens cultivés d'en ont jamais lu de la légende des "Nuits," de "La Légende des Siècles," des "Méditations," des "Misérables," de "La Confession d'un Enfant du Siècle," de "Graziella," et votre interlocuteur ou votre interlocutrice — j'entends naturellement dans les milieux où l'on a lu — vous répondra toujours, sans avoir même à faire effort pour se souvenir, en parfaite connaissance de cause, l'histoire de "Destinée" ou de "Servitude et Grandeur militaires," et vous embarraserez plus d'une fois le même partenaire. Tout le monde en aura entendu parler, mais tout le monde ne sera pas toujours de même en mesure d'en parler. Là où M. Gilleuormand se rencontrerait des connaissances, le capitaine Renaud l'en trouvera souvent pas un seul.

Pourquoi Alfred de Vigny, dont le génie est fréquemment égal à celui de Hugo et de Lamartine, et toujours à celui de Musset, n'a-t-il pas le succès populaire, même dans le sens noble du mot? C'est qu'il est, par excellence, et c'est là sa gloire et sa

condamnation, le poète et l'écrivain aristocrate. Aristocrates, Hugo, Lamartine et Musset ont généralement passé pour l'être, et le sont au fond, mais leur aristocratie n'est qu'une aristocratie compromise auprès de celle d'Alfred de Vigny. Il eût produit des effets plus retentissants, plus gros aussi, et parfois plus grossiers, certains retentissements, ceux de la sentimentalité comme ceux de la politique, n'allant jamais sans un peu de grossièreté forcée, et la délicatesse étant difficile au gong, même sacré. Alfred de Vigny, en revanche, dans le domaine de la véritable élévation, de l'élévation pure et exquise, a atteint des hauteurs où pas un de ses contemporains ne s'est peut-être jamais élevé. Ce n'est pas la note tumultueuse ou l'entrechoisement des fracas et des étincellements d'éclairs vers lesquels la foule lève nécessairement la tête. Ce n'est pas non plus le sommet dissimulé par son vague ou son obscurité, et réservé aux initiés. C'est une élévation lumineuse, mais où les cimes et la lumière ont des silhouettes, des nuances et des finesses dont ne peuvent pas jouir tous les yeux.

"Servitude et Grandeur militaires" est, en ce moment, le livre à relire. Comme de tous les ouvrages écrits sans souci de la foule, et d'un parti à flatter ou à combattre, on peut, en les trouvant, en extraire les citations en apparence les plus contradictoires. Le politicien acharné à détruire l'armée et le pacifiste hypnotisé par son utopie, comme le plus enthousiaste partisan de la gloire militaire, peuvent également trouver à y puiser. Telle phrase servirait facilement d'inscription à une bannière d'anarchistes, et telle autre d'épigramme au journal d'une ligue patriotique.

En somme, jamais livre aussi profondément ému et vibrant, aussi délicatement vrai et tendre, et d'autant d'éloquence et d'âme, n'a été écrit à l'éternelle gloire du soldat! Si une incurable mélancolie paraît s'être étendue sur la vie d'Alfred de Vigny, c'est justement d'avoir vécu dans l'un d'une époque sans "batailles rangées," dans une atmosphère étouffante de basse paix où il avait dû renoncer au bonheur de belles expéditions. Avec quelle nostalgie et quel attendrissement, il raconte les récits de son père sur la Guerre de Sept ans! "Jamais toujours à écouler, et quand j'étais tout enfant, je pris de bonne heure ce goût sur les genoux blessés de mon vieux père. Il me nourrit d'abord de l'histoire de ses campagnes, et, sur ses genoux je trouvais la guerre assise à côté de moi; il me montra la guerre dans ses blessures, la guerre dans les parchemins et le blason de ses pères, la guerre dans leurs grands portraits cuirassés!..." Ce n'est certes pas là le ton d'un philosophe du désarmement, pas plus que lorsqu'il admira les armées de la vieille Monarchie, où le soldat "était l'homme du noble," où le seigneur "vivait dans les entrailles mêmes de la mère patrie," mais où n'existait pas, en même temps "l'abaîssement dans l'obéissance," où "le régime appartenait au colonel, la compagnie au capitaine," et où le marquis de Cœuvres venait avec bonheur à la revue du Roi, mais refaisait en même temps, par amour de l'indépendance, d'y paraître en uniforme!

On connaît beaucoup moins Alfred de Vigny que Victor Hugo, Lamartine et Musset, et je ne voudrais pas dire qu'on ne le connaît pas, car il n'existe pas de poète et d'écrivain plus admiré, au contraire, d'une certaine élite, et qui lui soit plus familier, mais il ne serait peut-être pas très téméraire d'affirmer qu'il n'est pas assez grande majorité de gens cultivés d'en ont jamais lu de la légende des "Nuits," de "La Légende des Siècles," des "Méditations," des "Misérables," de "La Confession d'un Enfant du Siècle," de "Graziella," et votre interlocuteur ou votre interlocutrice — j'entends naturellement dans les milieux où l'on a lu — vous répondra toujours, sans avoir même à faire effort pour se souvenir, en parfaite connaissance de cause, l'histoire de "Destinée" ou de "Servitude et Grandeur militaires," et vous embarraserez plus d'une fois le même partenaire. Tout le monde en aura entendu parler, mais tout le monde ne sera pas toujours de même en mesure d'en parler. Là où M. Gilleuormand se rencontrerait des connaissances, le capitaine Renaud l'en trouvera souvent pas un seul.

Pourquoi Alfred de Vigny, dont le génie est fréquemment égal à celui de Hugo et de Lamartine, et toujours à celui de Musset, n'a-t-il pas le succès populaire, même dans le sens noble du mot? C'est qu'il est, par excellence, et c'est là sa gloire et sa

La encore, dans cette religion

de l'indépendance, on retrouve bien le véritable aristocrate, comme on n'est pas non plus sans le constater un peu, il faut bien aussi le reconnaître, dans la chimère finale d'un avenir illusoire "où les Armées et la guerre ne seront plus, et où le globe ne portera plus qu'une nation unanime enfin sur ses formes sociales; "évidemment qu'il est long temps, devrait être accompli."

Fort peu d'aristocrates, si même il en existe encore, ont aujourd'hui ces idées-là. Mais l'utopie, pendant tout le dix-huitième siècle, fut essentiellement aristocratique, et, jusque dans l'utopie, Alfred de Vigny se montre donc aristocrate. Utopiste, d'ailleurs, il le fut discrètement, sans tapage, sans bruit, sans réclame, sans recherche de l'éclat ou de l'étrange, pour ses purs besoins d'esprit, avec l'horreur de tout ce qui aurait pu être une compromission ou une souillure pour la noblesse de l'utopie elle-même, et il se montrait, ici encore, toujours aristocrate, mais quand même utopiste, si noblement et si hautement qu'il le fut.

Est-ce pour cela et malgré tout le reste, que l'emplacement n'a été accordé à sa statue, et l'idée fautive qui se glissait dans le noble esprit du grand poète et de l'admirable écrivain aura-t-elle été "l'exeat" qui devait permettre à son ombre de venir se fixer, un jour, sur une des places, ou dans un des jardins publics?

AMUSEMENTS. WHITE CITY.

La dernière représentation de "The French Maid" hier soir a été tout aussi brillante que les précédentes. Ce soir les artistes de la troupe Olympia jouent "The Geisha," une comédie musicale japonaise en deux actes que la direction a montée très luxueusement. Le casino de la White City sera foué pour cette première.

WEST END.

Laura Howe et ses "Poupées de Dinde" offrent aux spectateurs de West End une des plus originales nouveautés qu'on ait vues de nos jours.

Les autres numéros du vaudeville sont également très applaudis, ainsi que le concert et les scènes mouvantes du kinodrome.

Prochain mariage de Mme Potter Palmer.

Chicago, 18 juin.—La "Tribune" a reçu hier soir une dépêche de Londres annonçant l'engagement de Mme Potter Palmer à M. Aubrey Fitz Clarence, comte de Munster et baron de Tewksbury. Les fiançailles n'ont pas encore été officiellement annoncées, mais elles le seront probablement avant la fin du mois. Le mariage aura lieu à Londres, en automne.

Prochain retour de l'ambassadeur Bryon à Washington.

Guthrie, Ok., 18 juin.—M. James, ambassadeur de Grande-Bretagne, qui est arrivé hier soir à Guthrie, où il a été élu par le gouverneur et de Mme Franz, est reparti ce matin pour l'Est.

La chaleur à Chicago.

Chicago, 18 juin.—Il règne de deux jours une chaleur torride à Chicago et de bonne heure ce matin le thermomètre marquait 87 degrés à l'ombre. On signale plusieurs prostrations suivies de trois décès.

Explosion dans une fabrique de poudre.

Williamsport, Pa., 18 juin.—Cinq ouvriers ont été tués et plusieurs blessés ce matin par suite d'une explosion survenue dans la fabrique de poudre de Sinnenmahoning.

Une audience avec le Mikado.

Tokio, 18 juin, mardi après-midi.—Tout semble indiquer que l'ambassadeur Aoki sera rappelé. On est porté à attribuer la rumeur de son prochain rappel à une audience que le ministre Saionji a eu ce matin avec le Mikado après le conseil du cabinet.

Nominations présidentielles.

Oyster Bay, 18 juin.—Le président Roosevelt a rendu publiques aujourd'hui les nominations suivantes: Au poste d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, M. Richmond Pearson, de la Caroline du Nord, en Grèce et au Montenegro; M. S. Percival Dodge, du Massachusetts, au Honduras et au Salvador; M. John B. Jackson, du N.-w Jersey, en Perse. Au poste de secrétaire de légation—M. William F. Sands, de Washington, D. C., au Guatemala.

La fièvre typhoïde à Pittsburg.

Pittsburg, Pa., 18 juin.—La fièvre typhoïde règne de nouveau à l'état épidémique à Pittsburg. Quarante et un cas ont été rapportés au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures, ce qui porte à 228 le nombre des cas élevés depuis le 1er juin. M. E. Edwards, surintendant du Bureau de Santé, attribue cette épidémie à l'impureté de l'eau potable distribuée aux habitants de Pittsburg.

Congrès anarchiste à Rome.

Rome, 18 juin.—Les anarchistes romains ayant obtenu l'autorisation de la police se sont rassemblés aujourd'hui en Congrès. Plusieurs délégués étrangers assistaient à la séance. Le bâtiment dans lequel s'est assemblé le Congrès est décoré de drapeaux rouges et noirs. Le programme qui vient d'être publié contient l'affirmation "que les anarchistes s'engagent à combattre les religions" qui comme les gouvernements et le capitalisme, repréentent une idée d'autorité."

Le duo des Abrozze à Boston.

Boston, 18 juin.—Le duo des Abrozze, accompagné du baron Tosti, consul d'Italie à Boston, a rendu visite ce matin au maire Fitzgerald. De l'Hôtel de Ville le duo s'est rendu à Christchurch où il a présenté ses respects à l'amiral Sir W. commandant de l'arsenal. Dans l'après-midi le duo des Abrozze a reçu de nombreux visiteurs à bord du navire-amiral le croiseur "Varesé".

Départ de M. Takagi.

Washington, 18 juin.—Après un séjour de quelques semaines à Washington dans le but d'étudier le système judiciaire américain, M. Takagi, un des principaux avocats de Tokio, est parti aujourd'hui pour New York où il embarquera pour l'Angleterre. Pendant son séjour à Washington M. Takagi a eu plusieurs entretiens avec le juge Fuller, président de la cour suprême des États-Unis et avec l'attorney général Bonaparte.

Déraillement.

Columbus, O., 18 juin.—Le train de voyageurs No 19 de la ligne du Big Four a déraillé ce matin, près de Columbus, par suite d'une erreur d'aiguillage. Le train marchait à une vitesse de 50 milles à l'heure lorsque l'accident est survenu et la locomotive et les wagons ont immédiatement quitté les rails. Le mécanicien, William T. Smith, qui malgré l'approche du danger est resté à son poste n'a pas été blessé. Le chauffeur, Joe Mahaffey, en sautant de la locomotive s'est mortellement blessé. Quatre voyageurs ont été blessés.

Un "Soixantenaire."

Une messe sera chantée ce matin à l'église de l'Immaculée Conception pour célébrer la soixantaine année de ministère du Frère Ignace dans l'Ordre des Jésuites. Dans notre numéro de demain nous parlerons de ce fidèle serviteur qui depuis si longtemps accueille avec une invariable bienveillance tous ceux qui se présentent à son quichet: de ce religieux modeste venu dans le pays avec les premiers Jésuites et qui aujourd'hui recevra les félicitations et les vœux d'un grand nombre.

Rudolph Fink Garner devant le tribunal.

Rudolph Fink Garner, qui est accusé de faux et de détournement au préjudice de la compagnie de chemin de fer du Southern Pacific, qui l'employait dans le département de l'audit, faux et escroqueries commises grâce à l'usage d'un nom d'emprunt, Henry I. Stewart, a comparu hier à la première cour criminelle de cité pour l'instruction préliminaire.

Le montant des détournements est de \$37,733, mais ils s'étendent sur une période de plusieurs années. Garner a actuellement à sa disposition qu'un cas de faux et un cas d'escroquerie. Dans les débats d'hier la poursuite a eu pour but d'établir que Rudolph Fink Garner et Henry I. Stewart n'étaient qu'un seul et même individu, et elle y a réussi au delà du doute.

M. T. O. Edwards, auditeur de la compagnie du Southern Pacific, avait promis d'établir cette identité, et de nombreux témoins sont venus tour à tour déposer de façon à ne laisser aucun doute. Ont été entendus successivement: M. J. P. Butler, vice-président de la German-American Savings Bank, où Garner déposait l'argent qu'il avait sous le nom de Stewart; Peter J. Roma, employé de la bijouterie Scovier où Garner achetait des diamants destinés à ses favorites; George Tilden, employé de l'écurie Hardy et Ayres où Garner logeait ses chevaux; M. Girard, commis de la German-American Bank; Louis Sieper, une jeune personne résidant rue S. Basin, 321; Mamie Allen, rue N. Franklin, 222; et Margaret Bradford, rue Duane, 1559.

L'élément "élegant" n'était pas venu prononcer trop affirmativement, Garner-Stewart ayant montré pour lui tant de liberté, mais les témoignages sérieux ont été si positifs qu'il n'est resté aucun doute dans l'esprit du juge Skinner, et il a renvoyé Rudolph Fink Garner devant la cour criminelle de district, avant la caution de \$20,000.

Procès au Dr O'Reilly.

M. William E. Connelly, recorder de la quatrième cour, intente au Dr O'Reilly, président du bureau de santé de la ville, devant la cour civile de district, un procès de \$10,000 en dommages intérêts. M. Connelly alléguait dans sa requête qu'il a été diffamé devant le public par des articles publiés dans les journaux à la suggestion de Dr O'Reilly, qui a déclaré à des reporters que le recorder Connelly n'était pas un homme sérieux vivant à la loi relative aux élections. Le recorder déclare qu'il n'est et n'a jamais été un homme sérieux, et qu'il a été atteint et qu'il a toujours essayé de remplir de son mieux les devoirs qui lui incombent.

Feuilleton

Abelle de la N. O.

No 18 Commerce le 19 juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR THÉODORE OAHU

PREMIÈRE PARTIE

VIII

CLAUDIA DE LERIDOL.

(Suite.)

J'espère que l'on s'amusera...

Il faut que l'on s'amuse...

Je ne changera un peu, j'en ai besoin.

Adèle gardant le silence, se

matrasse insista.

— Pourquoi ne réponds-tu pas?...

— Mais, sans attendre la réponse, elle ajouta:

— Maintenant, viens m'habiller.

Les deux femmes passèrent alors dans un vaste cabinet de toilette tendu de soie bleu pâle, avec des sièges bas, une chaise longue, une grande psyché et, sur le marbre de la toilette une quantité de flacons en cristal taillé, remplis de parfums, de mixtures pour les cheveux ou le visage, de broches à dessins d'argent.

Sur un mannequin se tenait droit, comme s'il eût été en métal, un corsage de satin blanc brodé de perles noires et dorées, et dont le col relevé par une courbe gracieuse, affectait la forme aimée à la cour des Médicis.

— Il est réussi, n'est-ce pas? demanda Claudia.

— Oui, madame, répondit-elle simplement Adèle, tant que qu'un éclair de haine passait dans ses yeux.

Un coiffeur attendait.

Claudia s'assit sur un fauteuil, en face de la psyché, pour bien se voir, et l'artiste enleva les épingle qui retenaient la chevelure, puis il commença le délicat travail pour lequel il était venu. Ce fut assez long. Il dut s'y reprendre à deux fois, car Claudia, tout d'abord, ne fut pas

satisfaite. Elle se trouvait vieillie, alors qu'elle voulait au contraire, paraître plus jeune que jamais.

Après qu'il eut enfin construit avec les cheveux soyeux de Claudia un échafaudage compliqué, garni de perles et rangées de perles et de diamants, le coiffeur s'en alla et la femme de chambre habilla sa maîtresse.

— Tu as l'air triste, Adèle, remarqua Claudia, qu'as-tu donc, ce soir?

— Mais rien du tout, madame.

— Si, tu as quelque chose.

— Eh bien, je préviens madame que je t'ai donné mes huit jours.

— Tu vois une histoire? Et pourquoi ça? Quest-ce qui te prend tout à coup?

— Il faut que je parte.

— Mais enfin, la raison?

— Parce que j'aime ici un homme; je l'aime à la folie....

— De l'amour, toi? Ma foi oui, tes yeux brillent comme des charbons.... Et quest-ce le héros de ton cœur? Pourquoi ne l'épouses-tu pas?

— Mon amoureux.... — et la domestique regardant sa maîtresse bien au face, scandia: chère que mot — mon amoureux, madame, c'est John.

— John? s'écria Claudia avec un grand geste. Mon cocher?

— Oui, John, votre cocher! Je pars parce que la vie n'est plus tenable ici.... Il en aime une autre.

— Et quelle est sa préférée?

demanda Claudia avec un sourire inquiet. La connais-tu?

Adèle n'hésita pas, et répondit: — Oui.

— Qui est-ce?

Les deux femmes se regardèrent bien en face. Adèle répondit d'un ton très net qu'elle n'admettait pas le doute.

— Vous.

Claudia eut un demi-sourire.

— Moi?... John serait mon amant! Tu es folle!

— Je sais ce que je sais, j'ai surpris bien des choses ici, et ce n'est pas d'aujourd'hui!

— Tu te trompes, protesta Claudia, sans se fâcher, mais avec un peu d'inquiétude, car cette fille qui s'en allait par dépit pouvait lui causer beaucoup de mal. Puis elle ajouta: — C'est absurde.... Explique-moi un peu ce que tu as fait croire une pauvre bêtise.

— Je ne crois pas, je suis sûre. A ce moment, on entendit dans la pièce voisine des cris et une dispute naissante.

— Quest-ce qu'il y a encore? demanda Claudia.

Adèle alla ouvrir la porte et répondit d'un ton bref: — C'est John et Firmin qui ont une pique.

— Il faut que ça finisse, répliqua Claudia. Je ne sais ce que vous avez tous à l'offense contre mon cocher, mais tu pourras leur dire que je ne céderai pas pas devant ces comptes d'anti-

chambre. Vous voulez que je mette John à la porte, je le gâcherai.... Ma attendant, dit à Firmin et à John de venir me parler.

Adèle exécuta l'ordre de sa maîtresse et les deux domestiques entrèrent.

Firmin était un petit Méridional actif et agile. Dans sa livrée bleue, avec ses colottes rouges bordées d'or, ses bas blancs et ses souliers Molitère à boucles d'argent, il semblait sortir d'une gravure du dix-huitième siècle.

John était le type parfait du cocher anglais.

Ses cheveux, d'un blond pressé, étaient brillants et lissés à s'y mirer. Une raie impeccable les séparait en deux parties régulières.

Le regard était mauvais et rous, malgré le bleu des pupilles et l'allure candide des paupières. On sentait l'homme ambitieux, pervers et cruel.

Il se tint devant Claudia, raide, immobile. Son chapeau dans la main, il semblait attendre avec respect les ordres de sa maîtresse.

Claudia, en effet, paraissait fort en colère. Elle exprima en paroles vives son mécontentement de voir ses domestiques ne pas s'entendre et remplir la maison du bruit de leurs querelles.

— Quest-ce que cela signifie! Vraiment, on se croirait dans un restaurant de barrière où les do-

mestiques se disputent après avoir bu. Je ne veux pas de ces façons chez moi et j'entends que vous ayez une autre tenue....

Vous êtes dans une maison respectable.

Aucun des deux domestiques ainsi réprimandés n'eut le moindre sourire à cette affirmation de Claudia qu'ils étaient dans une maison respectable. Ils restèrent impassibles.

Claudia s'apaisa et dit alors: — J'espère que vous m'avez tous compris. Allez, fit-elle en s'adressant à Firmin et à Adèle. Vous, John, restez, j'ai à causer avec vous.

Les deux domestiques se retirèrent en échangeant un regard.

Sitôt qu'ils furent partis, la scène changea immédiatement. John courut vers la porte pour fermer la verrou. Sa raider de valet bien stylé disparut comme par enchantement.

— Quoi de neuf? fit-il.

— Je t'aime, répondit Claudia en se jetant au cou du cocher.

— Ce n'est pas cela que je te demande. Tu n'as rien, c'est entendu, mais "time la money". Tu m'embrancheras après; il faut d'abord prendre nos dispositions pour ce soir.

— C'est fait.